|  |
| --- |
| CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET METIERS |
| NEGROLOGIE |
| Pourquoi l’Afrique meurt |
|  |
| **Un ouvrage de Stephen Smith** |
| **Fiche de lecture par Cédric ZOGO ANDELA**  |

|  |
| --- |
| Année académique 2010/2011 |

Table des matières

**Biographie de l’auteur3**

**Les postulats4**

**Les questions5**

**Le mode de démonstration6**

**Le résumé7**

Introduction7

L’apologue du banquet8

De la pauvreté globale9

L’état phénix10

Les portes de l’oubli11

Maudits dons du ciel12

Au paradis de la cruauté 13

La tribu enchantée14

L’apocalypse au pluriel15

L‘éthique des naufrageurs16

Le cap des tempêtes17

Epilogue18

**Les principales conclusions19**

**Discussions et critiques20**

**L’actualité de la question21**

**Biographie de l’auteur**

Journaliste français de grande réputation, spécialiste de l’Afrique.
Né dans le Connecticut (États-Unis), Stephen Smith a d'abord été correspondant en Afrique pour Reuters et RFI, il est devenu ensuite responsable du service « Afrique » à Libération. En 2000, Stephen Smith a pris la direction du département « Afrique » du journal Le Monde. Il est également chef adjoint du service « Étranger » du quotidien français.

**Parmi ses publications**

***Comment la France a perdu l'Afrique*** (Calmann-Levy, 2005), écrit avec Antoine Glaser

***Atlas de l'Afrique*** (Autrement, 2005) : Un continent jeune, révolté, marginalisé

***Le Fleuve Congo*** (Actes Sud, 2003), photographies de Patrick Robert

***Négrologie*** (Calmann-Lévy, 2003) : pourquoi l'Afrique meurt

***Bokassa Ier*** (Calmann-Lévy, 2000)

***Oufkir, un destin marocain*** (Calmann-Lévy, 1999)

 ***Ces messieurs d’Afrique*** (Calmann-Lévy, 1994 et 1997)

***La Diplomatie pyromane*** (Calmann-Lévy, 1996) : Entretiens avec Ahmedou Ould Abdallah.

***L'Afrique sans Africains*** (Stock, 1994).

***Le Piège somalien*** (Calmann-Lévy, 1994) : La guerre perdue de l'humanitaire.

***La Guerre du cacao*** (Calmann-Lévy, 1990), écrit avec Jean-Louis Gombeaud et [Corinne Moutout](http://www.bibliomonde.com/auteur/corinne-moutout-607.html).

**Les postulats**

Stephen Smith part de 5 postulats principaux :

* Le continent Africain est dans un état de décrépitude avancée.
* Les africains noirs du continent sont prostrés dans une attitude de victimisation. Ils considèrent à tort que leur sort est uniquement dû à l’égoïsme et à la méchanceté de l’occident.
* Les principaux artisans du malheur africain sont les africains eux même. Stephen Smith regroupe sous la bannière de « négrologie », tous les comportements propres aux noirs, qui contribuent à leur régression sur tous les plans.
* Les occidentaux et les panafricanistes qui minimisent le drame africain ou lui peignent un avenir meilleur sont des hypocrites, adeptes de la politique de l’autruche.
* Les anciennes métropoles ont une part de responsabilité dans l’état actuel de l’Afrique, pas seulement à cause de faits historiques, tels que l’esclavage et la colonisation, mais à leur complicité et à leur indifférence face aux manifestations de la négrologie.

Ces postulats sont présentés dans l’introduction de l’ouvrage qui recadre le contexte dans lequel Stephen Smith rédige son livre.

**Les questions**

* Quelle place peuvent occuper les noirs d’une Afrique complètement démunie dans le monde ?
* Quelles sont les causes du retard africain ?
* Pourquoi l’Etat africain est-il incapable d’assurer son rôle ?
* Les relations entre les Etats africains et leurs anciennes colonies sont-elles saines ?
* L’aide financière occidentale sert-elle à quelque chose ?
* Pourquoi l’Afrique est-elle le théâtre de conflits aussi sanglants ?
* Quelles sont les causes du tribalisme ?
* Quel est la place de la religion dans la chute du continent ?
* Quelles sont les causes de l’échec de la démocratisation de l’Afrique ?
* L’Afrique du Sud régulièrement citée en exemple en est-elle réellement un ?

**Le mode de démonstration**

Afin de démontrer que la négrologie, qui se définit comme la tendance qu’ont les Africains à se victimiser, en prônant une pseudo unité, avec comme trait d’union principal la pigmentation et les drames qui ont jalonné l’histoire africaine, est la principale cause du retard africain, Stephen Smith suit le processus suivant :

* Tout d’abord, la description des situations actuelles ainsi que des principales raisons évoquées pour justifier ces situations
* Des contre-exemples qui remettent en cause les principales théories développées
* Enfin, le point de vue de Stephen Smith, inspiré des contre-exemples, et appuyés par des extraits de publications de théoriciens d’Afrique ou d’ailleurs, qui abondent dans le même sens.

**Résumé**

**Introduction**

L’Afrique est dans un état de décrépitude avancée, en grande partie par sa propre faute. Malgré le déni affiché par les panafricanistes qui se veulent optimistes, et l’hypocrisie occidentale, la réalité est affligeante. De la crise en côte d’ivoire, à la guerre au Congo-Kinshasa, en passant par la famine en Ethiopie, les drames collectifs sont légions. A cela s’ajoutent les innombrables histoires individuelles frappées du sceau de l’injustice et de la misère. Un début de solution à ces problèmes résiderait dans la reconnaissance de la responsabilité de l’Africain dans ces malheurs. Si les Africains ne sont pas entièrement responsables, de par le déséquilibre des échanges avec les anciennes métropoles, ils sont toutefois les premiers acteurs de leur échec collectif.

Le livre s’assigne deux objectifs principaux : tirer les objectifs qu’il faut de ce temps des malheurs, et tuer cet essentialisme pigmentaire qui pousse les noirs à se regrouper sous la bannière de la couleur de peau pour paraitre unifiés, alors que leur dénominateur commun principal reste la misère.

**Chapitre I : L’apologue du banquet**

Les conditions naturelles n’ont pas rendu facile l’exploration de l’Afrique. Cependant, une fois les obstacles contournés, les blancs ont fait leur apparition sur le continent, bouleversant l’équilibre géopolitique. Tandis que les états sahéliques dépérissaient, les pourtours océaniques fleurissaient grâce au commerce avec les européens. Le commerce triangulaire s’instaura, entrainant une catastrophe démographique, avec la déportation de plus de 13 millions d’esclaves. Une seconde catastrophe se produisit avec la période coloniale, durant laquelle des populations furent décimées, à cause d’une exploitation inhumaine des populations, combinée à des maladies importées contre lesquelles les indigènes étaient sans résistance.

Pourtant quelques décennies plus tard, on assiste à une véritable explosion démographique. Avec les progrès de la médecine moderne qui contient les plus grands fléaux, et la persistance des habitudes africaines de surnatalité, une véritable bombe démographique se met en place.

La pyramide des âges s’élargit à la base, pourtant les structures nécessaires ne sont pas mises en place pour assurer l’éducation, et la jeunesse se retrouve désœuvrée, sans travail à l’issue de ses études. L’exode rural de ces jeunes s’intensifie, contribuant à dégrader la vie des citadins.

Une troisième catastrophe démographique est constituée par le SIDA et les autres maladies qui ont ressurgi. Le déni des causes réelles du SIDA, ainsi que le peu de moyens mis en œuvre dans les laboratoires occidentaux pour soigner ces maladies africaines contribuent à provoquer des morts en centaines de millions.

Pourtant les africains restent toujours trop nombreux, car ne produisant rien et pauvres, ils se présentent démunis au grand banquet de la terre et ne peuvent que constituer une gêne pour les autres convives qui sont déjà attablés.

**Chapitre II : De la pauvreté globale**

Lorsqu’on compare l’Afrique et le Japon, il est coutume de dire que la première est pauvre, tandis que le second est riche. La notion de richesse apparait ici dans toute son ambigüité. On ne peut qualifier de pauvre un continent aux telles richesses. La nature a été plus que généreuse avec l’Afrique. Son sous-sol regorge de minerais précieux et de pétrole, et c’est un havre pour l’agriculture. Le Japon, comparativement, a été pourvu d’un sol extrêmement ingrat. Pourtant c’est un pays riche, bien plus riche que l’Afrique qui se morfond dans sa misère. L’Afrique aurait été peuplée de japonais ou d’israéliens que l’issue aurait été tout autre. L’Afrique est donc potentiellement riche, mais est peuplée d’individus bloqués par les obstacles socioculturels qu’elle sacralise.

L’Afrique était pourtant bien partie, avec une croissance correcte au lendemain des indépendances. Dans les années 80, la chute du prix des matières premières, minières et agricoles, a accéléré la décadence. Les deux piliers de développement, l’agriculture et l’extraction minière, se sont effondrés, tandis que l’industrialisation n’a jamais pris son essor. Les Africains n’ont pas misé sur la valeur ajoutée par l’homme. A l’accession des indépendances, l’Afrique était auto-suffisante alimentairement. Pourtant, à cause son retard dans le domaine des sciences, notamment les techniques agricoles, des décennies plus tard, plusieurs millions d’africains vivent de l’aide alimentaire. La croissance agricole n’a pas suivi la tendance de l’explosion démographique et la mauvaise gestion agraire, comme ce fut le cas au Zimbabwe précipite la chute. Le cas de la Côte d’Ivoire, avec l’essoufflement dû à une surproduction, est édifiant.

Les minerais africains, autrefois prisés pour leur importance stratégique dans la course aux armements de la guerre froide, ont subi une décote à l’effondrement de l’URSS. La valeur du pétrole, à contrario, n’a cessé de monter, mais les retombées n’ont jamais profité aux populations, du fait des détournements et de la corruption par quelques heureux élus. La croissance industrielle quant à elle s’est effondrée, malgré des débuts prometteurs. Le racket fiscal et le népotisme des élites africaines en est la cause principale, couplée à la très faible productivité des africains.

L’exploitation des africains par les autres africains est également une des causes du retard. Les offices de commercialisation ne remplissent pas leur rôle, les rares tentatives de projets communs tels que la compagnie aérienne Air Afrique se sont soldées par des échecs à cause de l’absence de solidarité. Le commerce inéquitable avec les pays développés est bien une réalité, mais les démarches visant à renforcer la voix de l’Afrique auprès des organismes adéquat sont quasiment nulles.

On ne pourrait désigner la mondialisation comme cause première de ce retard. Cette dernière ne fait qu’aggraver une situation qui existait déjà avant la globalisation.

**Chapitre III : L’état phœnix**

La jeunesse africaine doit faire face à des difficultés de toutes sortes pour son apprentissage scolaire. Peu de moyens sont mis en œuvre, la qualité n’est pas au rendez vous et les conflits de toutes sortes rendent chaotiques les parcours, avec des calendriers ajournés au gré des violences. Plus de la moitié des enfants qui naissent ne sont pas enregistrés à l’Etat civil.

L’état africain, en fait, se caractérise par une défaillance chronique. Il se révèle incapable de prendre en charge ses citoyens. Un exemple saisissant est constitué par les maisons d’arrêt. Les infrastructures sont défaillantes, les prisons deviennent des mouroirs, et comme en Centrafrique, parfois, à la faveur de conflits, se vident de leurs prisonniers. Les fonctionnaires quant à eux, longtemps choyés, se sont avérés être les responsables de détournements massifs. Les avantages de toutes sortes deviennent monnaie courante pour eux.

Les mises en garde contre une politique qui privilégie ainsi les avantages sociaux aux investissements pour la croissance n’ont pas été prises en compte. Une décennie plus tard les fonctionnaires ont vu tous leurs avantages retirés du fait de la paupérisation de l’Etat. Il en résulte l’instauration d’un système dans lequel les rémunérations ne sont plus assurées, et où de toutes les façons l’Etat rémunère les fonctionnaires à ne rien faire. La production de faux documents, les services monnayés, s’installent ainsi petit à petit. Les fonctionnaires, dont le recrutement n’a plus rien à voir avec la compétence, demeurent toutefois une classe privilégiée.

Les cercles autour des chefs d’état s’élargissent, aucune réduction des dépenses de gouvernement n’ont lieu, malgré les temps difficiles. Les vautours s’agglutinent autour de ces monarques déguisés qui se servent dans les caisses de leurs états pour s’assurer un train de vie princier tandis que les moyens manquent. Malgré cette pauvreté, les rapports avec l’extérieur et les institutions diplomatiques sont maintenus malgré tout. En effet, moyennant leur voix dans les instances internationales ou leur soutien à des dirigeants tels que Kadhafi, les Etats Africains obtiennent des aides considérables, évidemment détournées à nouveau. Dans ses études, la Banque Mondiale qui constate bien cet échec des Etats Africains, ne procède pas à une autocritique pour déterminer sa part de responsabilité, elle qui a contribué par ses politiques successives à appauvrir encore plus les Etats Africains.

Parmi les raisons évoquées pour justifier cet échec postcolonial des Etats Africains, on évoque assez souvent la balkanisation, qui a imposé des greffes étatiques et des frontières artificielles. Les deux raisons sont facilement réfutables, au regard du sentiment d’appartenance national qu’on observe ça et là dans les pays africains. L’Etat Africain se caractérise également par sa capacité à toujours renaître de ses cendres. Les véritables raisons se situent dans l’incapacité pour l’Etat Africain d’assurer son monopole militaire et fiscal. Des particuliers entretiennent des milices, et les recettes fiscales sont considérées comme les ressources propres de certains, lorsqu’elles sont effectivement levées.

Il est possible que l’Afrique s’en sorte. Pour cela, la dé personnification du pouvoir est nécessaire, à travers des élections libres qui garantissent la démocratie.

**Chapitre IV : Les portes de l’oubli**

L’histoire de l’Afrique en ce qui concerne les relations avec le monde extérieur semble être une succession d’évènements malheureux, déclenchés par les deux traites esclavagistes. La traite des noirs par les arabes, exercée entre le 9eme et le 19eme siècle, a été le théâtre de la déportation de 4 millions d’âmes, plus selon certaines estimations. La traite atlantique, ou encore triangulaire, débuta dans la seconde moitié du 15 siècle. 13,2 millions d’Africains furent déportés, jusqu’à son abolition définitive en 1931.

La traite esclavagiste a été un désastre pour l’Afrique Noire mais les noirs ont pu lui survivre. Malheureusement, elle a contribué à les muer dans le statut de victimes permanentes de douleurs et de malheurs dont ils ne sont absolument pas responsables. Pourtant, les noirs vendus en esclavage l’étaient pas d’autres noirs. Les africains refusent d’endosser leur part de responsabilité dans ces drames. Ils choisissent également d’occulter le rôle des arabes dans la traite négrière, préférant accabler le blanc.

La colonisation, quant à elle, est ensuite arrivée avec son lot de malheurs, qui ne peuvent être ignorés. Cependant, elle n’a pas seulement eu des effets néfastes et n’est certainement pas la cause du sous-développement actuel de l’Afrique. Si les africains ont été aussi facilement bridés, cela est du au retard qu’ils affichaient déjà par rapport aux envahisseurs. D’autre part, la richesse des pays occidentaux est pointée à tort, comme le fruit de leurs pillages en Afrique. Les situations comparatives d’anciennes métropoles de colonies, ayant libéré leurs colonies à des dates différentes, met à mal cette explication simpliste. Enfin, la colonisation a eu le mérite de rompre le déséquilibre qui existait déjà au sein de l’Afrique, avec la domination des états sahéliens.

A partir des années 30, la décolonisation se prépara à travers l’émergence d’une élite intellectuelle promouvant le concept de négritude, l’africanité, face au monstre blanc. La guerre froide fut l’occasion d’accéder réellement à l’indépendance mais elle se fit dans des conditions troubles. La décolonisation et l’abreuvement des gouvernements africains d’aides de toutes sortes étaient l’occasion de les maintenir sous le giron occidental. La parfaite ingérence des anciennes métropoles se manifesta par la naissance de la « françafrique ».

La chute du mur de Berlin changea la donne. L’aide publique accordée aux pays africains chuta tandis que l’humanitaire prenait de l’essor pour combattre la pauvreté atemporelle. L’ONU instaura la loi du plus fort, consistant en l’obligation d’aider les plus pauvres, même malgré eux. Pourtant les différentes interventions dans les conflits ont mis à mal les réelles intentions des pays engagés.

Toutes les politiques appliquées jusque là ratifient bien le paradigme de la victimisation. Les africains, en viennent à quémander cette ingérence des états occidentaux. Le réengagement de l’occident est en cours, dans les différents conflits, sous la houlette de l’ONU.

**Chapitre V: Maudits dons du ciel**

L’aide accordée à l’Afrique par les pays occidentaux n’a jamais atteint les 0,7% du PIB des pays riches, comme il avait été promis il y’a quelques décennies. Elle reste insuffisante, voire dérisoire et se maintient ainsi dans le temps. Ainsi l’Afrique est la partie la plus assistée du monde, sans pour autant que les effets de cette aide ne se fasse ressentir par le recul de la pauvreté. Les deniers perçus sont par ailleurs gaspillés à cause des politiques gouvernementales inefficaces.

Les opinions divergent quant à la nécessité d’augmentation significative de cette aide accordée à l’Afrique. L’Afrique a reçu une aide par habitant supérieure à l’Asie par exemple mais cette dernière s’est développée plus facilement. Le problème provient du fait que l’Afrique n’ait jamais développé l’organisation et les infrastructures nécessaires pour devenir un pays producteur. A défaut de ne pas savoir créer des richesses, elle continuera à tendre la main.

L’aide n’est d’ailleurs pas désintéressée. En fonction des enjeux du moment, et des alliés occidentaux qui plaident leurs causes, certains pays africains voient leur aide fluctuer. L’aide bilatérale également n’est qu’une subvention déguisée des Etats donateurs par exemple. Les aides accordées par la France, entre autres, sont assez souvent renvoyées à la métropole sous forme de commandes. Ces aides s’avèrent finalement n’être que le moyen pour les pays riches de s’acheter une conscience, sans pour autant s’attaquer aux véritables causes du sous-développement. Chez les receveurs, il ne profite qu’à une poignée d’individus.

Peter Bauer, ancien professeur à la London Economics School et auteur d’un ouvrage de référence sur le commerce ouest-africain, a largement remis les conditions dans lesquelles l’aide était accordé aux pays africains. Selon lui, l’aide contribuait à renforcer le pouvoir des gouvernants en les enrichissant, et devait être accordée avec des conditions strictes incluant des engagements de la part des bénéficiaires.

De surcroit accordée gratuitement, cette aide accroit le sentiment d’humiliation des noirs qui savent qu’elle n’est dû qu’à leur incapacité à créer des richesses, et peu importe qu’elle soit gaspillée inutilement. L’aide humanitaire, gratuite elle aussi, s’avère nocive, en renforçant le sentiment de victimisation des noirs, qui pense que cette aide devient réparation. Une nouvelle donne semble s’installer dans l’octroi de cette règle, avec désormais un engagement de bonne gouvernance mais ce n’est qu’une chimère de plus.

L’Afrique en réalité s’est automutilée, se transformant en un gigantesque mouroir, théâtre de violences, agressions, la fin du monde en avant-première. L’Afrique finit par écœurer ceux qui ont donné pour l’aider tandis que les Africains se drapent dans la dignité de celui qui a été arraché à sa quiétude, a été abandonné en cours de route par ceux qui ont voulu lui apporter un changement mais ont réalisé que ça leur revenait trop cher, et ne cessera de crier vengeance.

**Chapitre VI : Au paradis de la cruauté**

Si avant 1989, l’Afrique a bien été le théâtre de conflits sanglants, l’après-guerre froide a marqué l’instauration d’une réelle anarchie sur le continent. A l’image de la guerre civile au Libéria, orchestrée par Charles Taylor, le continent connaît désormais des « seigneurs de guerre », qui autofinancent leurs rébellions, n’hésitent pas à embraser leurs voisins en y finançant des mouvements dissidents.

Ce mouvement nait au départ dans le seul pays qui n’ait jamais été colonisé en Afrique, un véritable bastion stratégique des Etats-Unis, le Libéria. Les pays occidentaux sont toutefois condamnés au silence face aux différents excès car ayant déjà fermé les yeux sur d’autres actes, et eux même premiers acteurs du financement de rebelles dans les pays africains. La Somalie, de son coté, donne une leçon aux Etats-Unis, avec l’échec total de leur mission militaro-humanitaire. Au Rwanda, lorsque les massacres débutent, malgré la couverture médiatique monstre, l’ONU retire les troupes, malgré l’évidence d’un génocide, en craignant un nouvel échec. L’analyse du conflit a vite fait de le résumer aux conflits ethniques hutu et tutsi, cependant, la réalité est que des groupuscules se servent de l’illusion identitaire pour entraîner dans leur conflit leurs communautés. Des hutu, réfugiés dans le Congo voisin, sont massacrés avec la complicité de Joseph Désiré Kabila, rebelle congolais alors financé par le gouvernement rwandais. Le sort se retourne ensuite contre Kabila. Enfin arrivé au pouvoir, son nationalisme le pousse à ne plus tolérer l’ingérence des états voisins qui manipulent ses ministres. Le pays s’embrase alors, avec l’implication directe de quatre pays voisins.

Certains réduisent les causes de la guerre aux conflits de richesse. Cependant d’autres véritables raisons l’expliquent. Le vrai moteur de la guerre est la pauvreté. Des désordres administratifs peuvent conduire à de véritables actes de cannibalisme, comme ce fut le cas envers les ituri au Congo. Les pygmées également en sont fréquemment victimes.

Il est difficile d’obtenir la paix. Cette dernière est conditionnée par un tribut payé aux chefs de guerre afin qu’ils fassent des concessions, et la possibilité pour les victimes de cohabiter avec leurs bourreaux. La guerre, en prime, se privatise, avec la circulation accentuée d’armes qui permet l’essor de milices qui accroissent le nombre de morts.

Les victimes de tous ces conflits se comptent par milliers, tout comme les victimes des grands fléaux tels que le Sida. Cependant, la facilité avec laquelle les africains donnent la mort à leurs semblables fait que ces morts ne sont plus pris en compte et que ces chiffres ne suscitent plus de véritable émotion. L’Afrique devient le terrain d’affrontement de meutes affamées, la thèse de la nouvelle barbarie se vérifie : la vie c’est la guerre.

**Chapitre VII : La tribu enchantée**

Le tribalisme, le racisme et l’ethnicité sont au cœur de toutes les problématiques liées à l’Afrique. Au Gabon, la famille Bongo, ainsi que leurs proches, ont fait main basse sur tous les postes stratégiques au sein de l’administration étatique. Dans les us et coutumes, le favoritisme régional est de mise et veut qu’on s’attèle d’abord à assurer le bien être des ressortissants de la même région que soi avant de songer aux autres. La situation se reproduit ainsi au Congo, avec le clan Sassou Nguesso , au Bénin avec la famille de Mathieu Kerekou. Une telle attitude n’est pas compréhensible même si dans les pays développés, il est aussi fréquent de retrouver dans les cabinets de personnalités des membres de la famille, ou dans les organisations internationales, que des ressortissants d’un même pays se fassent la courte échelle. La confiance en l’autre est naturellement accentuée par les liens familiaux.

L’Afrique en tant que mosaïque de tribus, immuable dans les traditions, n’existe que dans notre imaginaire. Le continent se réinvente constamment et fait de l’identité à partir de l’altérité. Les tribus se créent tous les jours. Un exemple simple est constitué par les bétés de côte d’ivoire. Cette tribu doit son nom aux étrangers, ne connaît pas les délimitations de son territoire ancestral, et a un langage assez hétérogène en son sein même. Pourtant une identité forte se tisse, d’abord à cause du stéréotype de forte tête né après l’émigration dans les villes côtières, ensuite à cause de l’arrivée d’allogènes dans leurs régions de l’ouest.

Comme l’atteste l’exemple bété, les tribus se forment tous les jours, avec l’aide des colons. Cependant, l’époque coloniale ne détient pas le monopole de création de tribus. Bien que unis par une même langue nationale, les centrafricains par exemple ont vu la notion d’ethnicité exploser lorsqu’il fallut justifier la monopolisation du pouvoir par le président et son entourage. Au Rwanda, l’ethnogenèse des hutu et tutsi est à ce point contestée qu’il est difficile de retracer le parcours originel de ces tribus. Avec le monopole politique des tutsi, accompagné inévitablement d’un monopole culturel, le fossé se creuse avec les hutu. La haine est entretenue, les différences, vraies ou fausses sont exacerbées par les décideurs, pour maintenir le ressentiment inconditionnel nécessaire pour mener à bien le génocide qu’ils programment.

La défense de l’identité collective est inhérente même à la notion de nation ou de tribu. Le sentiment de nationalisme, ou ethnique, ne peut se réfuter, tant il fait appel à des notions subjectives. Le besoin d’appartenir à une communauté est naturel. Or l’appartenance se définit par l’exclusion. Pour éviter d’autres bains de sang, il est nécessaire que les ethnies soient reconnues comme des réceptacles identitaires légitimes, et que l’Etat les encadre.

**Chapitre VIII : L’apocalypse au pluriel**

Les croyances venues d’ailleurs, christianisme et islam, et les pratiques animistes baignent dans un véritable bouillon en Afrique. L’offre religieuse est chrétienne est foisonnante à souhait et l’Islam poursuit son extension, au point où plus de la moitié des terroristes recherchées après la tragédie du World Trade Center sont originaires d’Afrique.

L’Islam noir constitue certainement une menace. Son essor est poussé dans les états qui peuvent ainsi avoir recours à la mendicité auprès des frères arabes riches. Avec la moralisation de la vie publique, qui revient à la une avec les excès commis par certains membres du pouvoir au point d’appauvrir la population, les fondamentalistes musulmans prennent leur envol. Cela provoque un véritable conflit de conscience pour les dirigeants de certains Etats, qui sont partagés entre la laïcité réclamée par l’occident, et les désirs de leurs populations.

Le fanatisme entraperçu avec les évènements du 11 Septembre ont poussé les Etats-Unis à aller en croisade contre la radicalisation de l’islam. Ils sont trop accaparés par cette tâche pour constater la même radicalisation qui s’opère chez les chrétiens. Le christianisme céleste par exemple, occupe une place centrale chez tous les hommes d’état qui se sont succédé en Centrafrique. L’avenir du continent semble dicté par ces super-entrepreneurs de Dieu. L’histoire du Congo-Brazzaville en est une parfaite illustration. Des églises ont fleuri le long de décennies, des individus se réclamant d’une onction divine participèrent de façon âpre aux guerres de pouvoir et déterminèrent l’avenir politique du pays.

La profusion d’églises dans certains pays d’Afrique date d’avant la chute du mur de Berlin et la démocratisation des croyances. Ces églises se sont avérées être des palliatifs, face à la défection de l’état, incapable d’assurer la sécurité, la santé, ou l’éducation. Les nouvelles recrues sont des désabusés du système, parmi lesquels on retrouve des charlatans. Il s’agit également d’un désaveu des églises dites « traditionnelles » où la moralité du clergé laisse à désirer.

Les nouvelles églises sont un véritable refuge, et permettent une refonte identitaire, voire une résurrection. Face aux malheurs du monde extérieur, aux attaques mystiques, les membres de la communauté d’une église font bloc face à l’adversité. Tous les spiritismes se développent donc, de la franc-maçonnerie à la rose-croix, et les réseaux se tissent. La communauté née de cette fusion s’identifie aux autres par exclusion, avec les dérives que cela peut engendrer. En côte d’ivoire, la mission divine attribuée à Laurent Gbagbo par son gourou, le guident dans toutes ses actions, et font probablement qu’il ne remettra jamais en cause un quelconque mandat. L’élu du peuple devient l’élu de Dieu.

**Chapitre IX : L’éthique des naufrageurs**

L’Afrique est l’unique continent où des observateurs étrangers sont sollicités pour attester de la validité d’élections couramment entachées d’irrégularités. Un business lucratif se met donc en place pour ces observateurs, dont la présence s’avère totalement inutile pour la démocratie. Des élections truquées de façon visible sont validées, par des individus, personnalités, ONG grassement payées à ne pas faire ce qui leur est théoriquement demandé. Les exemples sont légion et le bilan déplorable : la quantité de chefs d’état ayant quitté leur poste après des élections est infime et les dinosaures du pouvoir, accrochés à leur siège durant plus de vingt ans sont nombreux.

Le cas du Kenya est troublant. Malgré la volonté manifeste du président sortant, vieux dinosaure à 24 ans de pouvoir ayant renoncé à briguer à nouveau la magistrature suprême, de préserver le pouvoir dans son clan, le vote des citoyens a pesé de tout son poids et l’opposition a remporté des élections démocratiques. La leçon à retenir est que la vraie démocratie nait des épreuves.

La réalité est que la démocratie n’a aucune base sur le continent africain. Imposée de l’extérieur comme de l’intérieur après la guerre froide, elle n’a aucune réalité. Les naufrageurs de l’état négocient leur pouvoir avec les armes, ou en promettant des gouvernements d’union qui ne voient pas souvent le jour. Il n’y a pas-ou peu- d’alternance politique, les opposants qui parviennent au pouvoir déçoivent, le multipartisme se résume à la multiplication de partis au sein desquels aucune notion d’alternance n’est conçue. La démocratie est « troquée » contre l’argent de l’occident.

Le premier ennemi de la démocratie en Afrique est la pauvreté, tant matérielle qu’humaine. Le gouvernement du plus grand nombre peut difficilement éclore dans un environnement où les besoins les plus primaires de la population ne sont pas forcément partagés. D’autre part, la fuite des cerveaux et des bras vers les lendemains meilleurs promis par l’occident, malgré les entraves à la circulation des personnes, se poursuivent. On ne peut pas démocratiser un pays lorsque tout le monde rêve d’ailleurs.

La démocratie suppose un peuple qui sache lire et écrire, une classe moyenne qui paie les impôts et une administration capable de fonctionner. Aucun de ces pré-requis n’est assuré par le continent africain. Avec la pauvreté, la politique du ventre devient la pratique courante. L’engrenage de corruption est mis en place.

La démocratie, qui semble ainsi impossible à mettre en place, arrivera pourtant inévitablement en Afrique. Cependant, elle ne se fera pas sous tutelle. Les Africains devront trouver leur voie eux-mêmes, avec leurs erreurs.

**Chapitre X : Le cap des tempêtes**

L’Afrique du Sud a su transformer une adversité historique en triomphe du bien sur le mal, via une révolution au quotidien. Avec la chute de l’apartheid, le vécu de ségrégation et le passé d’humiliation ont débouché sur l’opportunité d’un avenir meilleur commun, pour les noirs, et leurs anciens bourreaux, les afrikaners. Trois révolutions se sont emboitées dans ce pays, selon Allister Sparks, une des journalistes les plus respectées d’Afrique du Sud : une première, qui est l’acceptation du nouvel état des choses par les Afrikaners, qui ont perdu le pouvoir dont ils avaient autrefois le monopole ; une seconde qui est la sortie de l’isolement mondial du pays, et enfin la troisième, qui concerne l’économie, qui a revu ses bases, avec de nouveaux atouts qui augurent de lendemain meilleurs. En effet, de nombreux indicateurs permettent d’envisager avec sérénité le futur sud-africain, dix ans après la chute de l’apartheid, et de parler du miracle sud-africain.

 Il convient toutefois d’analyser le pays sous le prisme de la négrologie pour déterminer si elle hypothèque son avenir comme c’est le cas dans les autres pays africains. Le premier challenge de l’Etat était d’assurer le progrès du pays, tout en comblant le vide entre les communautés blanches et noires. Le premier geste dans ce sens fut de renoncer à faire « payer » aux anciens bourreaux leurs fautes passées. En prônant ainsi le pardon et la rédemption, l’Afrique du Sud s’est démarquée de la logique négrologue des autres pays du continent qui cultivent la rancœur.

Sur d’autres points toutefois, la réalité est moins belle. L’Afrique du Sud doit faire face, parallèlement, à l’immigration clandestine et à l’exportation de ses principaux talents. La fuite des cerveaux vers des pays plus développés, parfois même d’anciens chantres de l’apartheid est un véritable problème. Il est d’autant plus accentué dans le secteur médical que le gouvernement s’est acharné durant des décennies à nier le sida, décourageant ainsi les médecins. Ce même Sida décime la population sud-africaine, dont l’espérance de vie diminue drastiquement. Par ailleurs, une pauvreté structurelle sévit fortement, en particulier parmi les ménages noirs, et le taux de croissance, ne suffit pas à la résorber. L’inégalité entre blancs et noirs se maintient.

Le bilan de l’Etat sud-africain est contesté sur divers plans. La mauvaise gouvernance est systémique, avec l’absence de politiques de répartition des terres, ou de mauvaise application des principes édictés. La nation arc-en-ciel, est déchirée par la violence : le taux de criminalité y est extrêmement élevé et des milices privées se substituent à la police débordée. Sur le plan politique, l’ANC entreprend un noyautage de l’administration et des postes stratégiques, qui suscite des mécontentements.

Ainsi, la négrologie n’a pas épargné l’Afrique du Sud et les conséquences se font durement ressentir. Il ne reste plus qu’à espérer que les nuages amoncelés au dessus de ce pays s’éclaircissent.

**Epilogue**

Le présent en Afrique est tellement morbide que l’Afrique n’a aucun avenir si elle ne modifie pas sa trajectoire. Des experts du PNUD ont publié un document prospectiviste dans lequel ils envisageaient l’avenir de l’Afrique, obtenant parmi leurs 4 prédictions, deux fatalistes. S’ils ne citent pas la négrologie, ils décrivent toutefois une attitude qui s’en rapproche. La négrologie est la combinaison de toutes les attitudes du noir qui le conduisent à sa perte, étroitement liée à son repli identitaire.

Les raisons de l’échec africain résident donc dans ce repli identitaire, l’africanité, la conscience exacerbée de l’épiderme noir. Le livre n’a vocation à caresser dans le sens du poil les africains et leurs amis occidentaux qui les assistent dans leur suicide, mais à aviver les plaies afin qu’enfin les bonnes mesures soient prises.

**Les principales conclusions**

Les principales conclusions de John Smith sont les réponses aux questions posées dans son ouvrage. Toutes les réponses peignent le tableau le plus sombre de l’Afrique.

Les noirs sont de trop dans le monde. Ils ne produisent pas, ne servent à rien, et en prime ont besoin de l’apport de l’occident pour survivre. Les états africains sont incapables d’assurer leur rôle, les relations entre eux et leurs anciennes colonies sont absolument tronquées. Les noirs se font passer pour les victimes de l’occident constamment, pour quémander une aide qui finalement ne leur sert même pas à se développer. L’Afrique est le théâtre de conflits sanglants, le tribalisme sévit, la religion accompagne la décadence. La démocratie est un échec. Tous ces échecs sont dûs à des éléments que les noirs pensent faire partie intégrante d’eux en tant que nègre, unis sous la bannière des malheurs et du sort qui s’acharne sur eux. C’est la négrologie, et sans son éradication des mentalités africaines, et la fin de l’hypocrisie occidentale, l’Afrique continuera à se suicider jusqu’à parvenir à sa mort.

**Discussions et critiques**

Tous les éléments cités par John Smith témoignent d’une bonne connaissance de l’actualité du continent, ce qui est le minimum requis pour un journaliste dit spécialiste des questions africaines. Il peint un tableau extrêmement alarmiste de l’Afrique. Il insiste volontairement sur les points les plus négatifs, espérant ainsi créer une véritable prise de conscience chez les noirs africains. Le problème est réel et il n’invente rien. Les africains noirs ont besoin de se détacher d’un nombre de considérations superflues qui ne pourront jamais les conduire au développement. Il est vraiment temps pour les noirs de se tourner vers l’avenir, plutôt que de ressasser le lourd héritage de l’esclavage et de la colonisation. Les africains doivent regarder la vérité en face, et accepter de porter la responsabilité de leur présent et surtout de l’avenir. Ils doivent se prendre en main et faire la paix avec eux-mêmes, cesser de s’appuyer sur l’africanité qui n’est que l’unité dans la misère, et qui devient un frein, tellement elle les conforte dans leur statut de victime.

Toutefois, il convient de s’interroger sur les véritables motivations de John Smith. En effet, la tendance est à l’exagération dans son livre. La plupart des exemples, sur un fond de vérité, sont enlaidis, afin que le message passe mieux. Il emploie des termes que tout africain ne pourrait que juger insultants à l’ encontre de l’homme noir, tellement ils semblent lui ôter toute dignité, l’infantiliser, en faire un animal dépourvu de raison. Plutôt que de s’atteler à une lecture fidèle des évènements, il s’acharne à toujours ramener les problématiques rencontrées à un problème spécifique à la population noire, comme si la principale cause était…la mélanine.

Si son objectif était de réveiller les consciences, il n’y parvient pas forcément. Le ton employé est tellement humiliant que les africains noirs ne peuvent être sensibles au message qu’il essaie de passer, à moins de faire preuve d’une lucidité au dessus du commun des mortels. Son ton dénote d’une certaine arrogance, et pourrait être assimilé à du racisme déguisé.

Stephen Smith décrit un présent totalement noir, alors qu’en Afrique, au moment de l’écriture du livre, il existe effectivement des îlots de mieux être. Plutôt que d’insister sur les points négatifs, il aurait pu citer les exemples, afin de montrer la voie à suivre. A lire son ouvrage, on dirait qu’il n’y a aucun exemple positif, ce qui est faux.

**L’actualité de la question**

L’ouvrage de Stephen Smith a été publié en 2003. Aujourd’hui, huit ans plus tard, l’état du continent africain continue à susciter des interrogations. Son livre n’a donc pas eu l’effet escompté, du moins à grande échelle. Le constat de la décrépitude africaine est toujours d’actualité.

Le poids de l’Afrique noire reste toujours ridiculement faible dans les échanges économiques mondiaux. Tandis que la Chine a connu un essor incroyable, l’Afrique noire est restée timide. Les Etats africains n’assurent toujours par le rôle que devrait assurer tout Etat qui se respecte, et la première conséquence est un exode massif, tant des bras que des cerveaux. Parallèlement, en occident, une diaspora noire intellectuelle et nantie continue de croître, pour la plupart animés de la même peur du continent africain, incapable d’assurer la sécurité minimale. Jamais complètement intégrés en occident, et sans avoir la possibilité ou le courage de vivre la réalité quotidienne africaine, ils sont parfois obligés de se draper du costume du blanc noir, et de se dénaturer en reniant leur héritage.

La corruption et la mauvaise gestion poursuivent leurs essors. Si des opérations de nettoyage, sont entamées ci et là, elles demeurent toutefois des purges politiques déguisées, à l’image de l’ « opération épervier » au Cameroun, au cours de laquelle le président Paul Biya. La démocratie demeure une vue de l’esprit. Des élections visiblement truquées sont validées par la communauté internationale, plus soucieuse de préserver ses intérêts que d’accompagner le continent sur la voie qui la mènera au développement. Cela fait grandir un ressentiment envers les occidentaux, qui aboutit à des paradoxes tels que celui de la côte d’Ivoire. Lors des élections en 2010, Laurent Gbagbo commet un hold-up électoral pour voler la victoire à Alassane Ouattara, le vrai vainqueur, et se fait déclarer président. Alassane Ouattara reçoit le soutien de la communauté internationale et si les Etats africains, via leurs chefs d’état, semblent s’aligner sur les occidentaux, la réaction des populations africaines noirs, hors de la cote d’ivoire, est toute autre : non au pantin des occidentaux, non à Alassane Ouattara. Il en résulte une situation grotesque de crise, qui perdure, sous les yeux des ivoiriens prostrés qui refusent de prendre leur responsabilités et prendre parti pour l’un ou l’autre des présidents. Trop de bains de sang déjà, à leur goût…

Il faut toutefois noter des points positifs, des raisons d’espérer. Le géant nigérian grandit peu à peu, malgré les conflits internes, le Ghana est résolument engagé sur la voie du progrès, ça et là, des avancées, même minimes, sont constatées. Un symbole important : Un pays africain a enfin pu recevoir, et avec succès, une coupe du monde de football. Les élites africaines, de par le monde, prennent de plus en plus conscience de l’avancée à faire pour leur continent, motivées pour cela par l’absence d’intégration dans les pays hôtes. Il est à prédire que des mouvements avec pour moteur la diaspora voient le jour et portent l’Afrique vers le développement dans les décennies à venir.